

Ronron, petit patapon

Tony Tremblay, *Rue Pétrole-Océan*, Montréal, Les Intouchables, coll. « Poètes de brousse », 1998, 72 p.

Denis Vanier, *Tu me trompes avec un oiseau*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p.

Yong Chung, *La langue oubliée*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 65 p.

François Charron, *Éloge de l'inconnu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p.

Hugues Corriveau

Numéro 92, hiver 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37898ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Corriveau, H. (1998). Compte rendu de [Ronron, petit patapon / Tony Tremblay, *Rue Pétrole-Océan*, Montréal, Les Intouchables, coll. « Poètes de brousse », 1998, 72 p. / Denis Vanier, *Tu me trompes avec un oiseau*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p. / Yong Chung, *La langue oubliée*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 65 p. / François Charron, *Éloge de l'inconnu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p.] *Lettres québécoises*, (92), 43–44.

Tony Tremblay, *Rue Pétrole-Océan*, Montréal, Les Intouchables, coll. « Poètes de brousse », 1998, 72 p., 14,95 \$.

Denis Vanier, *Tu me trompes avec un oiseau*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 78 p., 12,95 \$.

Yong Chung, *La langue oubliée*, Saint-Hippolyte, le Noroît, 1998, 65 p., 12 \$.

François Charron, *Éloge de l'inconnu*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 138 p., 14,95 \$.

Ronron, petit patapon

Variations sur certains thèmes connus.



POÉSIE
Hugues Corriveau

TONY TREMBLAY EST FATIGUÉ, a « tellement de fatigue que la peur n'est même plus possible » (« La rue selon Math Retors », p. 42). Jeune, mais épuisé de voir dépérir les choses du monde, de son monde pourtant, que les excès rendent cependant lointain. Tony Tremblay est un poète lassé de la bêtise universelle, de l'étalement de la violence, du manque de respect pour l'écologie, l'écosystème, le noumène, etc. Tony n'en peut tout simplement plus. Voilà donc qu'il nous entraîne *Rue Pétrole-Océan* afin de nous montrer de quoi il retourne. J'ai donc en main un recueil de la génération des poètes dits « montants »... et je suis bien mal à l'aise devant tout cela. Parce que, avouons-le, je me sens bien loin de cette manière encore « ado » (est-ce le mot juste ?) de revendiquer la justice. Bon, allons-y voir :

*une machine vous dis-je
m'a transformé en ultimatum
alors que je tentais de grandir
je n'étais encore qu'un enfant*

*maintenant
il ne reste qu'une conviction*

*je n'obéirai jamais plus
(« Space opera à 50 ¢ ou
Match Retors on the rocks », p. 51)*

Entre le « Dieu Diesel » et les pollueurs de tout acabit, le poète fait des frasques, boit et se réveille du mauvais pied. Mais il a la conscience pour lui ! Encore, si cette conscience se traduisait dans un langage original ! Hélas ! Il n'en est rien ! Malgré le respect que je dois à la génération qui nous pousse dans le dos (je m'excuse auprès d'elle), je ne trouve là rien, mais rien d'original. Chaque génération a donné naissance à ce genre de poésie convenue, et dans cette forme encore du long poème revanchard... Si Tony Tremblay prouve hors de tout doute qu'il a le sens de la poésie, sa faiblesse tient par contre au fait qu'il n'a pas encore trouvé de manière vraiment personnelle de traduire sa confusion. Encore faut-il

nuancer cette affirmation, car parfois pointent des accents qui font penser au souffle de la poésie nationaliste (en des textes voisins de Jacques Brault, sinon mironiens) :

*je n'ai pas non plus espéré voir un jour
les ogives de feu pointées vers ma ville à moi
mon coin de terre franche de béton de chair
faible
mon lieu restreint de connaissances brutes
exagérément improvisées dans la plus parfaite
inconscience
(idem, p. 48)*

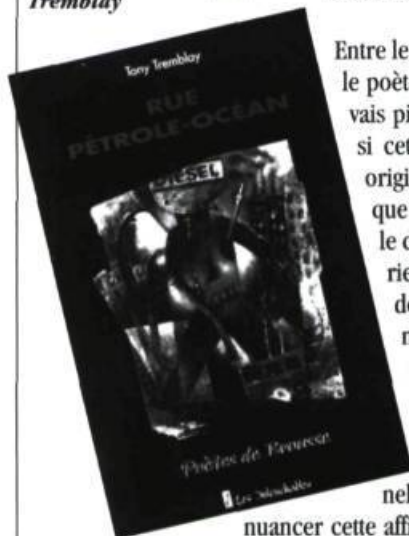
Voilà ! Si l'ensemble avait ce ton, cette force, ce souffle lyrique surtout, comme si le rythme large convenait mieux ici à cette angoisse ontologique...! Mais ce qui tourne autour de la fameuse Rubis, femme flamboyante des soirs d'alcool, vient peut-être redire infiniment ce qu'infiniment nous savons déjà. À suivre, évidemment, quand on nous parlera un peu moins d'aiguilles et de dérives éthyliques.

Oiseau de proie

Hélas ! aurait-on le goût de dire à cette génération montante, hélas ! il y eut Vanier ! Et il est encore là ! Mais si, mais si, il est en train de devenir, celui-là, le super-père de la contre-culture continuelle, baignée dans la dépravation joyeuse ou douloureuse, dans le magma infernal de l'abjection. Et sa parole, après plus de trente ans, reste vive, acérée, troublante, parce que vraie, parce qu'elle ne cherche à imiter personne, qu'elle entraîne avec elle sa charge d'émotion qui, de livre en livre, ne cesse de s'accroître. Contrairement à Tony Tremblay qui tente de dire une indignation toute faite de conventions, ici, Vanier va au plus profond de ses tripes, encore et toujours, pour faire remonter l'inadmissible douleur. *Tu me trompes avec un oiseau* (quel beau titre tout de même et, sur la couverture, quelle belle photo de femme nue, le dos tatoué d'ailes d'archange !) n'est pas pour moi le meilleur livre de Vanier, mais il n'en prouve pas moins la vigueur inclassable de ce poète des profondeurs qui parvient parfois, je le dirai tout net, à la fulgurance ; par exemple, dans ce stupéfiant tercet alors qu'il parle de sa mère : « Elle eut si mal / en me donnant naissance, / que cet acte me revient comme un crime. » (« L'abstinence des espèces », p. 20) Ce poids des origines, Vanier en poursuit encore la misère, lui qui avoue : « Je ne sais pas vivre / mais que m'endurcir / dans la lente discipline / de la beauté des choses. »



Tony Tremblay



(« Garde du corps », p. 54) Non pas réconciliation, mais plus grand apaisement devant la catastrophe du corps qui fout le camp, devant ce qui se dégingue, « emporté par le diable / dans la bassesse » (« Crime de guerre », p. 55). La « clinique de lits vivants » (« Le petit nid », p. 60) est son lieu de passage essentiel pour trouver la voix, pour continuer malgré la déchéance. « Rendons-nous à la réalité » (« La saveur », p. 62) dit-il encore, comme si cette reddition allait remettre le monde à l'endroit. Partout dans ce recueil, il est possible de trouver ce minimal acte de poésie qui donne sa fonction première aux mots, qui en pénètre et le sens et l'urgence.

Douceur frileuse

La langue oubliée, de Yong Chung, est de celles qu'un effet suranné occulte depuis longtemps. Ce qu'écrit M. Chung tient d'une grande tendresse et d'une grande culture. C'est fragile comme de la soie, et je ne suis pas certain que cela renouvelle quoi que ce soit. Mais est-ce fait pour cela, justement, ou pour perpétuer une tradition fort douce d'une certaine beauté ? Soie d'encre pâle, paysage fragile au-dessus du monde actuel :

Sur le versant d'une haute et grande vallée, par les trouées de soleil, un homme contemplant les leçons immortelles, en frottant l'épingle rouge et argentée de son veston. Dans la petite pièce flottait l'odeur d'une femme et le parfum lointain d'une toute jeune fille. Ah, les grandes décisions ! (« Les grandes leçons », p. 37)

Quand on a l'impression de lire ainsi du Kowabata, d'être pris au piège entre le mont Fuji et les passagères assurances de la tranquillité, que dire ? Ceci peut-être : j'ai toujours beaucoup aimé les romans japonais.

Pourquoi alors la poésie de M. Chung me paraît-elle peu renouvelante ? C'est sans doute à cause de ce parti pris narratif qui suit strictement les codes d'une tradition dont le chant se ferait peut-être un peu trop servilement l'écho. Peut-être ? N'empêche : « Un livre est ouvert / et prétend nous dire / ce qui jamais ne meurt. » (« Le livre », p. 20) N'est-ce pas suffisant pour la perpétuité du plaisir, avec une certaine noblesse pérenne qui, en cette *Langue oubliée*, revit ici par la poésie ? Il faut poursuivre avec M. Chung « les images inversées / l'écriture fuyante des vies / la cruauté / la culpabilité / l'une ou l'autre / et la lame du désir / dans le ventre du sens » (« La fée », p. 12), il faut s'y aventurer, car « l'errance est une chanson / à l'heure où les rues / mettent bas le jour » (« Porche d'église », p. 42). Voilà le chant de Yong Chung, en prose et en vers libres (et même en quelques sonnets rimés), voilà un livre pour qui souhaite retrouver le convenu parfait, une thématique adéquate, et une façon de se tenir toujours sur les rives de la bienséance.

Éloge connu

François Charron, en un long recueil, réécrit encore un livre semblable au précédent, et semblable encore au précédent. Et c'est toujours bon, bien sûr ! Habités que nous sommes de lire partout que Charron

est un des meilleurs poètes de sa génération, voilà que les éditeurs nous le présentent maintenant comme « l'un des poètes majeurs du Québec moderne » (l'inflation verbale n'aura de cesse qu'on le rende nobélisable, évidemment). Trêve de vétilles. Pourquoi alors ne pas faire reproche à Charron de se redire ? Pourquoi tenir celui qui est en train de devenir « vénérable », ma foi, comme « l'intouchable génie » de tous les poètes ? Hélas ! Ici Charron en remet ! Je le dis. J'en suis triste, car je fais aussi partie de la cohorte qui lit ses livres avec bonheur, qui trouve à ce cynisme philosophique, à cet étonnement devant le monde toujours et encore affirmé, une certaine vivacité. Mais ici, le poète approfondit la formule, connaît la recette, comme on dit. Et quand la recette est bonne, il est inévitable que le mets le soit aussi un peu. Mais on se lasse de toujours manger la même chose, je le dis ici au grand poète qu'il est : moi, je ne vois pas beaucoup de différence entre ses derniers livres, même si les titres changent, même si dans les livres mêmes, on rencontre des chapitres aux titres divers (souvent formidables). Regardons voir : dans la première partie intitulée « Le dernier personnage de la dernière ombre », je trouve :

*Ouvrir la porte au firmament.
Et la brise s'en étonne (p. 15);*

dans « Des pensées connues de la nuit seule » :
*le but qu'il s'agissait d'atteindre
ouvre les toits de nos maisons (p. 56);*

dans « En quête de l'objet le plus faible » :
*Une résistance qui ne m'appartient pas
m'a amené à prendre conscience
du premier regard posé dans l'éclaircie
(p. 102);*

et enfin dans « Les preuves irréfutables de mon insuffisance » :
*Les reflets d'un grand ciel froid
me font subitement réaliser la carte aérienne
de mes nombreux moi-mêmes (p. 126).*

Donc, belle continuité d'ouverture et de ton. Mais est-ce parce que Charron « découvre un désespoir de philosophe / qui fait jaser l'univers » (p. 54) que la manière de dire les choses, la façon d'engager le propos poétique se renouvellent si peu ? Je le répète, c'est souvent très beau, sinon très fort, mais 135 pages de remarques parfois lapidaires (souvent absconses), ce me semble beaucoup, surtout quand d'autres livres se sont étonnés pareillement de ce que la vie offre de redites et d'étonnements. De plus, il faudrait noter chez Charron une propension à tomber dans les obscurités élégantes, du style : « les atomes de nos yeux contiennent déjà la bombe atomique. » (p. 99) À force de maniérisme, on risque d'oublier l'intelligence même de ce regard vivifiant sur les choses du monde.

